

L'archéologie funéraire de terrain

1. Cette archéologie a connu un grand développement au cours de ces dernières années ce dont le CNRA se félicite. Cet essor, sous-tendu par des actions régulières de formation à destination de la communauté archéologique, est lié à l'archéologie préventive mais aussi à une recherche programmée, théorique et de terrain, qui a permis l'élaboration de protocoles d'une grande précision et efficacité. Rarement une convergence a été aussi forte entre les deux faces de notre archéologie.

2. Une sépulture est un ensemble complexe qui ne prend du sens que si tous ses éléments constitutifs sont traités avec la même attention. Une nécropole n'est pas une simple addition de tombes mais un espace funéraire qui doit être perçu dans ses dimensions topographiques et sociales.

Le travail archéologique doit être conduit par des chercheurs ayant reçu une formation spécifique.

La fouille doit associer les compétences de l'archéologue et celle de l'anthropologue : elle relève toutefois prioritairement d'une démarche archéologique, même si l'approche biologique doit utilement venir en complément.

L'archéologie de terrain en milieu funéraire est un exercice difficile et long : la fouille d'une inhumation par jour et par personne, possible dans les cas les plus simples, est un minimum incompressible tandis que les incinérations nécessitent un minutieux travail archéologique en laboratoire.

3. Plusieurs approches sont nécessaires : d'abord, l'observation des dépositions, la chronologie des ensevelissements, l'étude des contextes, des contenants, des mobiliers, des pratiques et des rituels ; la qualité de ces informations est largement conditionnée par le soin apporté à l'enregistrement et au prélèvement des sépultures ; ensuite la détermination des sexes, des âges au décès, et de manière plus générale, la recherche des principes qui ont présidé à la distribution des défunts dans l'ensemble funéraire.

L'analyse anthropologique en laboratoire doit utilement contribuer à cette discussion, mais cette approche biologique nécessite des compétences (et donc une formation) spécifiques qui ne doivent pas être confondues avec celles d'un « anthropologue de terrain ». Seule l'intégralité de ce parcours scientifique permet de saisir la contribution des données funéraires à une lecture du fonctionnement des sociétés d'hier et de leur rapport à la mort. L'utilisation des données ADN doit rester une ambition pour le futur.

4. L'étude des cimetières d'époque médiévale et moderne pose des questions méthodologiques difficiles

en raison de l'importance quantitative des données à traiter et de l'absence générale d'éléments de chronologie absolue. Mais le renoncement serait une démarche privée de tout fondement scientifique. La résolution des problèmes passe par une évaluation précise, par l'élaboration de questionnements et de référentiels, et par un approfondissement de la notion d'échantillonnage. Toute démarche scientifique suppose une stratégie et des choix explicités. Ici, le dialogue entre archéologues, historiens et démographes est fondamental pour l'établissement d'un corps de doctrine.

5. Le CNRA tient enfin à souligner que le temps n'est plus où la fouille d'une tombe n'était que la récupération des mobiliers, au mépris de la déposition elle-même.

Il souhaite que les présentations au public portent témoignage de ce changement de perspective.

Il veut aussi rappeler que la fouille en milieu funéraire est la seule manière de traiter avec dignité les dépositions : la science et l'éthique ont de ce point de vue les mêmes exigences.